

TEMPLON

ii

PRUNE NOURRY

ART PASSIONS, 6/7 décembre 2021

PRUNE NOURRY DE LA TERRE À LA CHAIR

ENTRETIEN

Propos recueillis par Arthur Dreyfus

À trente-six ans, elle est devenue une star de la sculpture contemporaine. Représentée par la galerie Templon, Prune Nourry superpose depuis ses débuts – avec humour – la genèse des statues et celle des humains. À l'heure où les questions démographiques et bioéthiques conditionnent notre avenir, son approche se révèle d'une brûlante actualité. Et d'une grande force plastique. Pour *Artpassions*, l'artiste a accepté de se livrer en toute intimité.

Lorsqu'on se renseigne sur vous, Prune, on découvre mille projets, mais l'origine de votre parcours est mystérieuse. Née en France, vous travaillez désormais à New York, mais à quoi ressemble votre milieu d'enfance? Y a-t-il des artistes autour de vous?

J'ai grandi à Paris avec tous mes week-ends et vacances en Normandie, entre ville et nature. Il n'y avait pas d'artiste autour de moi, sauf un oncle qui peint des paysages normands, pêcheurs et poules comprises. À dix ans, ma première exposition prend pour décor les plages de Normandie, étant tombée amoureuse d'un bateau échoué. Sa carcasse était rouillée, les premières années il tenait droit, mais au fil du temps il a fini par se disloquer. Ses fragments formaient comme des Richard Serra sur le sable. J'ai donc créé avec mes parents un « vernissage », conviant les gens du coin autour de cette épave, présentée comme une œuvre. Le public demandait: « Mais qui est l'artiste? » L'artiste, c'était la mer. J'avais même donné le titre *Effet Mer* à cette « œuvre ».

Il s'agissait d'une sculpture naturelle, offerte par le hasard. Mais la sculpture en tant que telle, quand apparaît-elle dans votre vie?

Vers treize ans, je découvre le modelage. Ensuite j'enchaîne les cours collectifs, de nus, de céramique, un baccalauréat arts plastiques. Et je me fixe l'objectif d'intégrer l'école Boule en sculpture sur bois, afin d'acquérir un savoir-faire, de me lancer.

On dit qu'on ne devient pas artiste dans une école...

Oui, mais Boule est une école d'artisanat: j'y ai appris le respect et l'amour des artisans – qui allaient devenir mes principaux alliés. Deux professeurs, en particulier, furent extraordinaires et m'apprirent beaucoup.

Lorsque vous annoncez à vos parents que vous voulez être artiste, quelle est leur réaction?

Ils sont inquiets (*Prune sourit*), mais ils ne mettent pas de veto.



PRUNE NOURRY

ART PASSIONS, 6/7 décembre 2021



PRUNE NOURRY

ART PASSIONS, 6/7 décembre 2021



Pardon d'y revenir, mais d'où, précisément, provient votre passion pour la sculpture ?
[Prune cogite quelques instants.] Bon, au départ, c'était la terre. L'argile. Quand je découvre ce matériau, il me fait quelque chose. Encore aujourd'hui, j'y reviens constamment.

Pourquoi il vous parle, ce matériau ?

Parce qu'il est simple, parce qu'il est partout, parce qu'il mêle les quatre éléments, terre et eau, air et feu. Qu'il se modèle à l'infini. Et qu'il n'est pas précieux, alors qu'il résiste mieux que le bronze au temps : en archéologie, on trouve des tessons de poteries là où les métaux ont été fondus, certaines époques considérant la guerre comme plus importante que la culture.

C'est un bel éloge de la fragilité : au-delà des lois physiques, la non-préciosité de la terre lui a permis de traverser les siècles... Mais j'imaginais que tout n'était pas affaire de matériau. Vous admiriez aussi des artistes, non ?

Bien sûr. Ce furent d'abord les œuvres de Camille Claudel et de Rodin, Bourdelle et Zadkine. Grâce au petit musée Bourdelle notamment, que je visitais souvent, ayant grandi à Paris.

J'ai envie de croire que vous pourriez apprécier les œuvres du sénégalais Ousmane Sow... Vous ne vous trompez pas ! C'est un de mes coups de foudre d'enfance. J'étais au collège lors de sa grande exposition en 1999 sur le pont des Arts. Et je pense bien avoir décidé, face à ses guerriers extraordinaires au cœur de Paris, de devenir sculptrice ce jour-là.

Des guerriers... en terre.

Oui : une vulnérabilité du matériau inversement proportionnelle à la force qui s'en dégageait... Il mélangeait sa propre matière dont la recette est secrète. D'autre part, Ousmane Sow fait le lien entre le soin du corps – à travers le massage – et celui de la sculpture, puisqu'il était kinésithérapeute durant les premières années de sa vie. Cette cohérence entre *cure* et *art* me parle énormément.

Vous n'avez pas étudié la médecine, mais votre sculpture est remplie d'anatomie : organes, nerfs, cellules, veines... Étiez-vous fascinée, petite, par cette « usine en nous » ?

Je ne suis pas une scientifique dans l'âme, mais j'étais fascinée par les cabinets de curiosité... C'était surtout la biologie qui me passionnait à l'école – et l'histoire des sciences. À cause de son lien avec la fertilité, que j'allais bientôt explorer artistiquement.

J'y viens : votre projet post-diplôme (en 2006) était une série de sculptures en silicone, des « hybrides génétiques à mi-chemin entre l'enfant et le chien », qui questionnaient « la frontière entre l'homme et l'animal ». Et il s'intitulait *Bébés domestiques*...

Le mythe de l'origine, ce mystère enfoui en chaque humain, spécialement en chaque femme, m'a travaillé très tôt. D'autant que dans la sculpture, la question de la *reproduction* s'avère centrale. Dès l'école Boule, les moules me subjugaient : la matrice !

Vous faites cette analogie entre le ventre de la mère et le moule du sculpteur, je m'autorise donc – pardon – à convoquer un lieu commun : cette idée répandue selon laquelle accoucher d'un enfant et d'une œuvre, ce serait presque la même chose, qu'en pensez-vous ?

Si la métaphore est sans doute trop littérale pour une femme artiste, ce qui m'intéresse, c'est qu'elle s'applique aussi aux hommes – comme si c'était l'unique manière d'accoucher pour eux qui, *de facto*, furent les seuls artistes pendant trop longtemps. Maintenant, c'est sûr qu'il y a un lien entre création et procréation. D'où ces *Diners procréatifs* que j'ai commencés en 2009 [*une performance qui*

Bébé Domestique
(série *Aglæ*), 2009
Silicone, mousse, yeux
en verre, 40x50x60 cm
© ADAGP, Paris 2021

Pages précédentes
Portrait de Prune Nourry
© Zachary Bako 2012-2013

PRUNE NOURRY

ART PASSIONS, 6/7 décembre 2021

transposait en aliments le matériel d'une procréation assistée, mêlant « art, gastronomie et science » afin d'interroger « l'enfant à la carte ».

Il y a quelques années, j'ai réalisé un film sur l'actrice Arielle Dombasle qui – pour reprendre votre expression – m'avait confié: « J'ai choisi de créer, non de procréer. »

Quant à moi, je n'ai pas voulu faire ce choix. Trop de femmes artistes se sentent obligées de choisir entre création et procréation. Bien sûr, je respecte la décision de chacune d'entre elles – quand on a la chance du choix – mais à mon sens, l'un peut nourrir l'autre. On peut dépasser cette opposition.

Je me permets de vous poser la question, car dans votre film *Serendipity* [2019], vous filmez la congélation de vos ovules, qui doivent être préservés avant un traitement contre le cancer du sein: aujourd'hui, êtes-vous devenue mère? J'ai eu un enfant il y a un an. Et si je n'aime pas tout mélanger, je peux vous répondre, puisqu'il s'agit d'un élément de mon travail, que j'en parle dans l'ouvrage que je viens de publier: *Aux Amazones* [éd. Marabout], un texte sur le cancer adressé aux femmes, qui se termine par cette *happy end*; puisque j'ai réussi à tomber enceinte après mes traitements.

Vos travaux en Inde (*Holy Daughters*, *Holy River*), soulèvent un paradoxe: dans ce pays, le genre féminin est redouté par les parents, alors que les vaches – qui incarnent l'idée de fécondité – sont pour leur part sacrées... Les choses évoluent-elles, à votre avis?

En effet, un démographe prouve dès les années soixante-dix que les échographies, destinées à savoir si l'enfant va bien, sont détournées pour opérer une sélection entre les sexes. On aurait donc pu penser que les choses avaient progressé depuis. Sauf qu'en 2011, date à laquelle je monte ce projet en Inde, un nouveau recensement présente les chiffres les plus catastrophiques pour les femmes depuis quarante ans. Donc c'est plutôt inquiétant.

Pourquoi, dans toutes les cultures ou religions, la sexualité, surtout féminine, fut-elle vouée aux gémonies, dominée par la morale?

L'hypocrisie des religions sur la sexualité est sans doute liée à ce mythe de l'origine: car là est le commencement. Et si on maîtrise le commencement, on maîtrise l'humain. J'y verrais donc une recherche de puissance, de pouvoir. Autrement dit: de la politique qui a perdu son sens premier.

En Inde pourtant, j'ai l'impression que se multiplient les protestations contre des viols de femmes, ce qui n'était pas le cas avant...

Uniquement lorsque la femme violée est issue de la *middle class* – et non des castes les plus basses. Rien n'est gagné, d'autant que l'Inde bascule vers le camp conservateur...

Lorsque vous installez vos sculptures hybrides (entre une adolescente et une vache sacrée) dans différents quartiers de New Delhi, comment réagit la population locale?

C'est un souvenir rare: dès que je place mes statues dans la rue, s'agglutinent de nombreux hommes, intrigués par l'œuvre, discutant entre eux, la manipulant pour voir son sexe, n'osant s'en approcher comme elle paraissait nue... Du coup, je me suis placée face à cela comme une journaliste avec une caméra, répondant aux questions, et en en posant d'autres.

Holy Daughters
Performance, New Delhi,
septembre 2010
© Prune Nourry, ADAOP, Paris 2021



PRUNE NOURRY

ART PASSIONS, 6/7 décembre 2021



Cracked Head #1 Haopin, 2016
Argile, matériaux mixtes,
130 x 65 x 84 cm
Galerie Templon, Bruxelles
Courtesy Templon, Paris – Bruxelles
© Isabelle Arbus, ADAGP, Paris 2021

Le dialogue fut fertile ?

Très. En Inde, chacun est un philosophe de rue. Le lien avec la mythologie est vivant. Beaucoup de « spectateurs », sans que je les y incite, en vinrent à s'interroger sur la place des femmes dans l'espace public, et même sur la sélection des sexes.

Vos œuvres comptent autant à vos yeux que leur réception par le public ?

Oui. L'œuvre ne m'appartient pas vraiment : elle a une vie propre, j'apprends du regard de l'autre une fois l'œuvre finie. D'autant que la sculpture exige une telle patience, un tel perfectionnement – les pièces que je crée pour artgenève ont nécessité cinq mois de travail entre leur conception et la fonte –, que j'ai un immense respect pour la partie non prévisible d'une création.

Une chose imprévisible, en l'occurrence : des années après ces projets indiens, dans votre film *Serendipity*, il y a cette folle coïncidence où un médecin vous propose de reconstituer, après votre mammectomie, un sein à partir d'un fœtus de vache...

Je ne sais pas si c'est une coïncidence ou un *cercle* : je veux dire, une suite « logique » de mes créations ? Puisqu'un artiste – selon moi – crée avec ce qu'il est.

Quant à la notion de hasard, j'aimerais citer *Cracked Head*, cette imposante figure de terre craquelée : comment avez-vous « travaillé » ses failles ?

Une fois sculptée, j'ai laissé l'œuvre se fêler naturellement, avant de modifier les craquelures qui me plaisaient moins, puis de la mouler avec Franck, l'artisan qui est devenu mon bras droit. Mais il y a une part de contingence dans ces fissures, qui résulte de leur matière. Puis on la coule en « béton de terre » qui ne nécessite pas de cuisson, et dont le mélange respecte au maximum l'environnement. De la même manière, dans le cadre d'un projet pour le Château La Coste, nous avons fabriqué dix-huit mille briques en terre crue locale, mélangée au maximum par un cheval et avec les pieds.

Le réflexion sur les matériaux employés fait donc partie intégrante de votre démarche...

PRUNE NOURRY

ART PASSIONS, 6/7 décembre 2021



Tout à fait. C'est important pour moi que le matériau fasse sens avec le projet. C'est pourquoi j'utilise tant de matériaux différents, aussi pour aller défricher des choses que je ne maîtrise pas, d'où l'importance de la collaboration avec des artisans spécialisés.

Vous évoquez votre bras droit: cela me permet d'en venir au thème de la main, qui est à la fois l'outil du sculpteur, et un motif récurrent. Une des premières œuvres de l'histoire fut le contour d'une main sur le mur d'une caverne. Comment voyez-vous vos mains ?

Mes mains, je les surprotège en effet, puisqu'elles constituent mon principal outil de travail. À tel point que quand je croise un chien dans la rue, je le range aussitôt dans mes poches. Il peut mordre mon mollet, pas mes mains!

Et les mains des autres? Avec PHENIX, vous exposez des mains géantes en papier gaufré... Ce qui me touche dans une main, ce sont aussi ses lignes. L'idée qu'on puisse lire quelqu'un à travers cette partie de son corps. Une main, c'est comme

un visage, et elle dit aussi beaucoup de notre âge, de notre vie. Pour les non-voyants, la sensation de la main est cruciale dans la perception d'un individu.

Ce projet récent a consisté à sculpter, un bandeau sur les yeux, des visages de personnes non voyantes, assimilés par la palpation. Le public lui-même, dans votre galerie parisienne, est invité à découvrir ces œuvres avec ses doigts, dans le noir.

C'est ça. Il y a huit bustes à découvrir – que je ne voulais pas hyperréalistes, je le précise. À travers le toucher, mais aussi l'ouïe à travers les voix qui racontent leur histoire.

On dit aux enfants: « Touche avec tes yeux. » Mais un contact privilégié avec l'œuvre passe donc par le toucher... Pourquoi ne pas autoriser vos spectateurs à tout toucher, toujours ?

Lorsque des pièces sont trop fragiles, en aiguille d'acupuncture ou en pyrex, c'est compliqué, mais la plupart de mes sculptures, je rêve qu'elles soient touchées! Pour *Terracotta daughters*, par exemple, j'ai souhaité que le public déambule parmi les

*The Earth Ceremony performance, site archéologique des Terracotta Daughters, Chine continentale, 2015
© Prune Nourry, ADAGP, Paris 2021*

PRUNE NOURRY

ART PASSIONS, 6/7 décembre 2021



Amazone Érogène, 2019
Bois, dimensions variables
Courtesy Templeton, Paris - Bruxelles
© ADAGP, Paris 2021

sculptures, yeux dans les yeux, et puisse même les caresser. Bien sûr, les institutions étaient effrayées par cette idée ! À cause des assurances, elles auraient préféré installer des fils pour couper le public des statues.

Il y a cette idée qu'en retirant quelque chose, on gagne autre chose : en nous passant de la vue, on accéderait soudain à une mystique supplémentaire...

Bien sûr : quand on supprime la vue, on est obligé de développer d'autres sens. Mes portraits, je les ai réalisés par le toucher autant que l'écoute. Je me concentrais sur ce que mes modèles disaient. Je transformais des paroles en volumes. En tentant de saisir cette chose physique qui passe dans la présence d'une personne.

La nature est à la fois cruelle et magnifique : comme certaines de vos œuvres, les sculptures hyperréalistes de Ron Mueck inspirent autant la fascination que la crainte... Dans l'*Amazone érogène*, votre installation au sein du Bon Marché, des centaines de flèches-spermatozoïdes fusent vers une cible-sein : mélange de danger... et de fécondité.

C'est l'idée d'interdépendance : celle, bien établie, entre l'*éros* et le *thanatos*, mais aussi entre l'endroit d'où on vient et celui où on va – dont on ignore tout. Quand le corps meurt, il vient alimenter d'autres êtres. Tout est lié. Mort et vie fonctionnent de pair. Et le cancer, qui est une forme biologique d'autodestruction, reste l'exemple terrible de cela.

Vous seriez donc d'accord pour dire qu'il y a – aussi – quelque chose de dégoûtant, de vorace dans la nature ? Il suffit pour s'en convaincre de regarder un documentaire animalier...

À condition qu'on en fasse partie ! L'humain est aussi vorace que les autres animaux. Et même davantage : la violence gratuite n'existe que chez les humains, ou certains grands singes.

La voracité, c'est aussi l'appétit : la nutrition vous inspire. Des dîners procréatifs aux dîners archéologiques, plusieurs de vos performances puisent dans le thème alimentaire...

J'aime l'idée de nourrir son âme à travers l'art, de la même manière qu'on nourrit son corps. Puis cette dimension d'hyper-intimité me parle : quoi de plus intime que d'ingérer une chose extérieure ? Il y a là une forme de pénétration. Les religions l'ont com-

PRUNE NOURRY

ART PASSIONS, 6/7 décembre 2021

pris: on touche au cœur d'un individu en le faisant manger, qu'il s'agisse d'offrandes ou d'hosties.

Vous portez d'ailleurs vous-même un prénom-fruit...

Eh oui, ça c'est un hasard!

Un hasard ou un destin. Surtout lorsqu'on songe en outre à votre nom de famille!

[Prune sourit.] Disons que moi, je n'appuie pas là-dessus... On peut le remarquer, mais ça reste votre interprétation.

Un mot sur l'actualité: vous créez en ce moment les décors d'*Atys*, un opéra de Lully d'après Ovide, présenté au Grand Théâtre de Genève en février prochain...

Si le projet est encore secret, ses mots-clés sont – du fait d'Ovide – *métamorphoses*, mais aus-

si *hybride*, et *interdépendance*. C'est un drame du XVII^e: ses décors seront un mélange entre le baroque et une vision contemporaine. À cette occasion, j'ai collaboré avec une artiste fantastique, la costumière Jeanne Vicérial – fascinée elle aussi par les questions d'anatomie.

Une dernière question, qui pourrait sembler idiote si on ne la posait pas à une artiste faisant de la fécondité le cœur de son univers. *L'œuf ou la poule*: vous répondez quoi?

Intuitivement, j'aurais tendance à répondre l'œuf, qui est une sculpture minérale parfaite. Et j'aime la forme de l'œuf – qui m'évoque à sa manière la simplicité du monolithe de 2001, *l'Odyssée de l'espace*... Ainsi que les études sur l'utérus de Léonard de Vinci: le fœtus qu'il esquisse est lové dans une sorte d'œuf. Un sculpture aussi captivante que l'enfant à naître. ■

Dîner Procréatif
Espace R, Genève, octobre 2009
© Antoine Levi, ADAGP, Paris 2021

